
L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

ANCIENNE

(Suite. — Voir les nos 123, 124, 125 et 126)

Ce chef fut un indigène nommé Firmus, un des personnages les plus influents du pays des Quinquégentiens. Héritier des droits de son père Nubel, obéi sans conteste par la plupart des membres de sa nombreuse famille qui était composée des individus les plus influents du pays, Firmus se trouvait à la tête de la plus grande partie des montagnards qui habitaient le Mons Ferratus (Djurdjura), et, jusqu'en 372, il avait été pour les Romains, non précisément un sujet, mais une sorte d'allié, contenant la turbulence de ses tribus et y commandant à peu près à sa guise, sans que les gouverneurs officiels s'occupassent beaucoup de ses affaires. Les motifs qui le poussèrent à se mettre à la tête de l'insurrection sont moins à rechercher dans les idées d'affranchissement naturelles à sa race que dans des faits complètement personnels. Il avait fait assassiner un de ses frères, nommé Zamma, qui lui était devenu suspect parce qu'il jouissait d'un grand crédit auprès de Romanus. Poursuivi pour ce crime et craignant d'être atteint par le châtement malgré sa position presque indépendante, il se décida à prendre le parti de la révolte. L'occasion était belle : les mécontents n'attendaient qu'un homme pour les commander ; il n'eut donc que peu à faire pour se créer de nombreux partisans. Du reste, il était, par son intelligence, à la hauteur du rôle qu'il venait de s'imposer, et l'empire allait avoir en lui un rude adversaire. Exploitant avec

habileté le malaise général, il réunit autour de lui les gens aux opinions les plus disparates, depuis les indigènes indifférents à toute autre idée qu'à celle de liberté jusqu'aux Donatistes avec leurs bandes de Circoncellions et jusqu'à un grand nombre de colons romains mécontents du proconsul. Dès qu'il fut en mesure de soutenir la lutte, il n'attendit pas que l'on vint l'attaquer : il prit lui-même l'offensive, se porta sur Césarée, la réduisit en cendres malgré la défense énergique des habitants, et Romanus ayant requis contre lui les troupes disponibles, il remporta sur ces forces réunies plusieurs avantages marqués. Ces premiers succès lui valurent de nouvelles adhésions ; le soulèvement gagna de proche en proche et prit un caractère tellement grave que l'empereur dut songer à prendre au plus vite des mesures décisives, sous peine d'être obligé de renoncer à la plus grande partie de l'Afrique.

Le comte Théodose, le premier homme de guerre de l'empire à cette époque, fut désigné pour combattre le rebelle. Un pareil choix montre assez quelle était l'importance attachée aux opérations qui allaient s'ouvrir. Débarqué à *Igilgilis* (Djidjely) et muni de pleins pouvoirs, le général romain commença par déposer Romanus ; puis il se rendit à Sitifis où l'expédition devait s'organiser définitivement. Dans cette ville, en effet, arrivèrent bientôt toutes les troupes d'Afrique dont on pouvait disposer sans trop dégarnir les postes importants. A ces forces se joignirent des renforts envoyés d'Italie et d'assez nombreux contingents indigènes, fournis par les tribus de l'Est restées soumises, et amenés par Gildon, l'un des frères de Firmus. Ce Gildon, depuis longtemps l'ami des Romains, n'avait pas voulu séparer sa cause de la leur, même quand il s'était agi de combattre contre sa propre famille, et il fut, pendant toute la guerre, un allié fidèle auquel l'empire dut, sans contredit, une partie de ses succès.

Pendant que les forces qui devaient prendre part à la campagne se concentraient à Sitifis, Théodose alla visiter les garnisons des confins de la Mauritanie Sitifienne et de la Numidie, et il les établit solidement dans leurs lignes. Il raffermi en même temps, par sa présence et par ses exhortations, la fidélité chan-

celante de certaines tribus ; et, une fois assuré que l'insurrection ne pourrait pas gagner facilement les provinces orientales, il retourna se mettre à la tête des troupes pour marcher du côté de l'Ouest, où les opérations allaient s'ouvrir.

De Sitifis, l'armée romaine se dirigea sur Tubusuptus qui était serrée de près par les révoltés. Un seul engagement suffit pour dégager cette place ; il eut lieu avec les Tiddenses et les Massinenses (Mcisna), qui avaient à leur tête Mascizel et Dius, tous les deux frères du chef de l'insurrection. Les indigènes déployèrent dans cette rencontre un acharnement peu commun ; mais ils n'en éprouvèrent pas moins une déroute complète. Peu de jours après, *Petra* (Arcon), sorte de forteresse occupée par Salmaces, un autre frère de Firmus, fut enlevée et totalement détruite ; et l'Oppidum Lamfoctense, une des citadelles de l'insurrection, ne tarda pas à succomber à son tour et à devenir pour Théodose un centre d'approvisionnements. Affaibli par ces revers et ne se voyant pas en état de poursuivre immédiatement les hostilités, Firmus chercha alors à gagner du temps en simulant une soumission qu'il ne pensait nullement à rendre durable. Il s'engagea à restituer tout le butin qu'il avait fait, et il se rendit auprès du général pour implorer son pardon. Mais, en même temps qu'il demandait la paix, il préparait une nouvelle guerre : il relevait le moral affaibli de ses partisans, et il semait l'or à pleines mains pour engager à la désertion les soldats de Théodose. Celui-ci était trop habile et trop au courant de la politique indigène pour se laisser jouer de la sorte ; et, tout en paraissant accepter les protestations de Firmus, il se tenait continuellement sur ses gardes. Aussi ne fut-il pas pris au dépourvu, lorsque, étant occupé avec son armée à relever les murs de Césarée, l'insurrection éclata, plus violente que jamais.

Le début de cette seconde partie de la guerre eut lieu assez loin dans l'ouest. Théodose y déploya son activité habituelle : poursuivant partout son ennemi, sans lui laisser un instant de repos, le battant dans toutes les rencontres, et finissant par le contraindre à revenir du côté du théâtre de sa première campagne, chercher un refuge chez les Isafflenses (*Flissa*). L'armée romaine pénétra dans cette tribu, où de nombreux contingents

commandés par Masuca, encore un des frères de Firmus, vinrent lui présenter la bataille. Mais, ces bandes avaient trop présumé de leur force : elles essuyèrent une sanglante défaite, à la suite de laquelle Masuca, blessé et fait prisonnier, aima mieux se donner la mort que de rester aux mains des vainqueurs. Firmus se retira alors dans la partie la plus difficile du pays des Quinquégiens, chez les Jésalènes, et il y fut suivi par son infatigable adversaire. Mais, arrêté bientôt par les obstacles que la nature a entassés dans ce dédale de montagnes, Théodose ne put opérer aussi vigoureusement qu'il l'eut désiré, et il ne parvint pas à forcer les indigènes à lui livrer leur hôte. Il se contenta donc d'une soumission assez douteuse, et il se replia sur Castellum Audiense (*Aïoum Bessem*) et de là, sur Castellum Medianum (*Bordj Medjana*).

Laisse un moment à lui-même, Firmus retourna aux Isafenses, où il réussit à se faire appuyer par Igmazen, un des chefs les plus influents du pays. A cette nouvelle, Théodose se mit en mesure de recommencer immédiatement les hostilités ; et, quittant Castellum Medianum, il se mit en marche contre les Isafenses, qui vinrent à sa rencontre au nombre de plus de vingt mille. Cette fois, malgré l'habileté de leur général, les Romains n'eurent pas l'avantage ; ils durent céder, après une lutte acharnée qui leur coûta beaucoup de monde, et ils se retirèrent, poursuivis par l'ennemi, jusque sous les murs de Castellum Audiense. Une fois en sûreté derrière les remparts de cette place, ils parvinrent à repousser les indigènes qui essayèrent de les assiéger.

Après quelques jours employés à se refaire et à punir ceux des soldats qui paraissaient avoir compromis le salut de l'armée dans l'échec essuyé, Théodose quitta de nouveau ses retranchements et se dirigea vers les Jésalènes qui, malgré leur soumission, avaient fourni des contingents aux Isafenses. Sans pénétrer très-avant dans leur pays, il obtint une nouvelle soumission, à peu près du même genre que la précédente, et il se retira ensuite jusqu'à Sitifis, afin de s'y renforcer et de donner aux troupes un repos dont elles avaient le plus grand besoin.

L'interruption fut de courte durée : remise de ses fatigues et

toujours secondée par Gildon qui amenait des auxiliaires indigènes plus nombreux que la première fois, l'armée romaine quitta bientôt Sitifis pour marcher de nouveau sur le pays des Isafenses, où la lutte s'engagea vigoureusement. Cette campagne devait être la dernière. En vain les rebelles y firent-ils des prodiges de valeur; en vain leurs chefs y déployèrent-ils toute l'activité possible: ils éprouvèrent successivement plusieurs défaites, et ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'il leur serait impossible de soutenir encore longtemps les hostilités. Igmazen, battu sur tous les points, comprit qu'il allait être perdu sans ressources; et, pour se sauver lui-même, il résolut de trahir son allié dont la cause ne lui paraissait plus soutenable. Il s'entendit secrètement avec Théodose et s'engagea à lui livrer Firmus. Mais, afin de ne rien laisser soupçonner aux nombreux partisans qu'avait encore le chef de l'insurrection, il fut convenu qu'en attendant le moment favorable la guerre continuerait comme par le passé. Ces conditions furent remplies à la lettre: les Isafenses, poursuivis par les troupes romaines, furent encore battus dans plusieurs rencontres; et Firmus, à bout d'expédients, se préparait à aller chercher un refuge dans une autre tribu, lorsqu'il fut arrêté par Igmazen. Prévoyant le sort qui l'attendait, il se donna la mort dans la prison où il avait été provisoirement placé, et son cadavre fut apporté aux Romains. La guerre se trouva ainsi terminée. Les rebelles, après la mort de leur chef, n'essayèrent même pas de poursuivre les hostilités, et ils firent en foule leur soumission entre les mains de Théodose (375).

Pour prix des services qu'il avait rendus contre son frère, Gildon reçut le commandement du pays qui venait d'être ramené à l'obéissance, et pendant plusieurs années il sut y maintenir la paix. Cette conduite lui valut les plus grandes récompenses. Comblé de dignités, nommé au commandement des troupes avec le titre de maître de la cavalerie et de l'infanterie, il finit par devenir le véritable gouverneur de l'Afrique, le proconsul romain et le comte d'Afrique, siégeant à Carthage, ne conservant guère qu'une autorité toute nominale. La cause de cette élévation trouve sa raison d'être dans la situation précaire de l'empire d'Occident à cette époque. Assailli de tous

côtés en Europe par les Barbares, il penchait chaque jour de plus en plus vers sa ruine ; Rome même n'en était plus la capitale que de nom, depuis que Valentinien II était allé s'établir à Milan ; les provinces éloignées étaient livrées en quelque sorte à elles-mêmes. Les empereurs, ne pouvant plus s'y faire obéir, s'estimaient heureux lorsqu'ils pouvaient s'y appuyer sur un pouvoir indigène qui consentait à reconnaître leur suzeraineté et à fournir les subsides imposés par cette sorte de vasselage. C'est ce qui fit la fortune de Gildon, et, en même temps, ce qui le porta à désirer plus encore. En effet, parvenu au plus haut point auquel il pût prétendre, maître des provinces africaines depuis la Molouia jusqu'à la Tripolitaine, allié à la famille impériale par le mariage de sa fille avec le neveu de l'empereur d'Orient Théodose, qui était le fils du vainqueur de Firmus, il finit par se fatiguer même du joug à peu près illusoire auquel il se trouvait assujetti, et il songea, non à se déclarer de suite indépendant, mais à se donner pour suzerains les empereurs d'Orient, maîtres éloignés avec lesquels il devait lui être plus facile d'arriver à une indépendance absolue. Si empêché que fût l'empire d'Occident, il ne pouvait pas cependant se laisser affamer en abandonnant sans effort un pays dont il tirait toujours la plus large part de ses approvisionnements. Gildon sut, par conséquent, se mettre en mesure de soutenir la lutte que la mise à exécution de ses dessins ne pouvait manquer de soulever, et il s'y prépara lentement, favorisant les mécontents toujours si nombreux en Afrique, protégeant les Donatistes qui ne cherchaient qu'à continuer leurs excès, rangeant enfin peu à peu de son côté tous ceux qui, à un moment donné, pouvaient assurer la réussite de ses projets.

A la mort de Valentinien II, assassiné à Milan par Arbogast, les deux empires furent réunis pour un instant entre les mains de Théodose. Gildon dut ajourner ses projets : il se contenta de ne pas envoyer les navires et les troupes demandés par l'empereur qui se rendait en Italie pour combattre le meurtrier de Valentinien II. Les difficultés qui s'élevèrent alors en Europe firent oublier cette conduite plus que suspecte ; mais lorsque, après la mort de Théodose (395), l'empire eût été partagé de

nouveau, et définitivement cette fois, entre Honorius et Arcadius, le premier en Occident, le second en Orient, le frère de Firmus pensa que le moment était enfin venu. En effet, l'occasion était des plus favorables : les deux empereurs entraient en lutte. Stilicon, qui conduisait Honorius à peu près à sa guise, combattait Eutrope qui, de son côté, dirigeait Arcadius. Gildon se déclara pour l'empire d'Orient, et il annonça sa détermination en arrêtant, dans les ports d'Afrique, les approvisionnements destinés à l'Italie. Cet événement souleva un cri général chez les Romains qui allaient se trouver en proie à la disette. La guerre était le seul moyen de conjurer le danger, et elle fut résolue, malgré les embarras de toute sorte dans lesquels était plongé l'empire d'Occident. Honorius voulait marcher en personne ; mais il en fut empêché par Stilicon qui, lui-même, ne se souciait pas de s'éloigner de l'Italie. On eut donc à chercher un chef pour l'expédition qui allait avoir lieu, et le choix tomba sur un des frères de Gildon, nommé Mascizel, le même qui avait combattu Théodose près de Tubusuptus, mais qui, rallié aux Romains depuis la mort de Firmus, s'était réfugié en Italie. Gildon, craignant son influence, avait fait assassiner ses enfants. Aussi existait-il entre les deux frères une haine implacable qui devait être un sûr garant de la fidélité de Mascizel.

Les troupes romaines qui prirent part à cette entreprise, formèrent un effectif de cinq mille hommes. L'empire d'Occident, de plus en plus affaibli, ne pouvait mettre sur pied une armée plus nombreuse pour aller reconquérir ses provinces d'Afrique. Avec des forces aussi restreintes, il paraissait peu probable que l'on pût arriver à vaincre les soixante mille indigènes ou Romains dont disposait Gildon ; cependant Mascizel ne désespéra pas du succès, et l'événement prouva qu'il avait eu raison, en lui donnant la victoire par un de ces coups fortuits que présentent parfois les chances de la guerre.

Embarqués à Pise, les Romains allèrent prendre terre sur la côte de la petite Syrte, en Afrique propre. Le rebelle, qui exerçait surtout son action en Mauritanie et en Numidie, était alors occupé dans l'Ouest à réunir les indigènes ; il ne put donc s'opposer au débarquement. D'ailleurs, il désirait voir les troupes

romaines s'avancer dans le pays, comptant en avoir meilleur marché en les éloignant de leur base d'opération. Mascizel put donc aller prendre position sur la rivière Ardaliu (*Oued Irougli*), entre Ammedera (*Hydra*) et Theveste (*Tebessa*). Ce fut là que Gildon vint l'attaquer. Au moment où les deux avant-gardes allaient engager le combat, quelques pourparlers furent entamés. Un porte-étendard des révoltés s'avança pour entraîner les siens et pour les empêcher d'écouter les propositions qui leur étaient faites ; il fut tué par Mascizel. Aussitôt les indigènes, voyant tomber l'étendard, croient à une trahison ; saisis d'une terreur panique, ils fuient de tous côtés, abandonnant leur chef, et, en un instant, la question est décidée en faveur des Romains. Gildon s'enfuit à la hâte et alla s'embarquer pour Constantinople ; mais les vents contraires rejetèrent le navire qu'il montait sur la côte de Tabarca ; il fut saisi et jeté en prison, où il se tua pour éviter les outrages que, suivant l'habitude, les vainqueurs ne devaient pas manquer de lui faire subir. Après sa mort, les révoltés ne se soucièrent pas de continuer la lutte : ils firent leur soumission ; et ainsi se termina, d'un seul coup, cette insurrection qui, à son début, semblait avoir pour elle plus de chances que toutes les autres. Mascizel ne fut pas récompensé de ses services de la manière qu'on pourrait imaginer. En favorisant son élévation, Stilicon craignit de lui donner des armes contre l'empire, comme cela était arrivé pour Gildon ; et, peu scrupuleux sur les moyens, il s'en débarrassa en le faisant assassiner à Milan.

Malgré l'issue favorable de cette campagne, la domination de l'empire d'Occident en Afrique septentrionale n'en continue pas moins à se précipiter vers sa chute. Un proconsul siège toujours à Carthage ; mais son action se restreint peu à peu au territoire des villes de l'Afrique propre, de la partie orientale de la Numidie et de la côte de la Tripolitaine. Ailleurs, faute de sécurité suffisante, les colons romains ont dû, depuis longtemps, commencer à céder la place, et l'administration ne consiste plus guère que dans l'application de quelques mesures fiscales sur les points, de jour en jour plus rares, où les contribuables veulent bien consentir à s'acquitter.

Fatigués des secousses précédentes, les indigènes se donnent un moment de répit et se contentent provisoirement de l'indépendance relative que leur assure l'affaiblissement des maîtres du pays. D'ailleurs, désunis et morcelés, ils sont incapables de tirer un meilleur profit de la situation. Habités depuis plusieurs siècles à voir régner sur eux un pouvoir étranger dont, malgré tous leurs efforts, ils n'ont jamais pu parvenir à se débarrasser entièrement, ils se bornent à le détester et à en désirer un autre, parce qu'ils ne se sentent plus assez forts pour se suffire seuls et pour ne relever que d'eux-mêmes. Viennent les Vandales, et ils vont les accueillir sans difficulté contre l'empire d'Occident, comme plus tard ils s'uniront à l'empire d'Orient contre les Vandales.

CHAPITRE VII

Partis des bords de la Baltique où les avait laissés autrefois la grande émigration sortie d'Asie, les Vandales, peuple germain d'origine, s'étaient avancés peu à peu vers le sud de l'Europe en prenant part à toutes les guerres des peuples barbares contre l'empire romain. Au III^e siècle, après de nombreuses vicissitudes, on les trouve en Pannonie où ils embrassent le christianisme et où ils ne tardent pas, à la suite des prédications de l'évêque goth Ulphilas, à devenir schismatiques ariens. En 406, chassés de la Pannonie par la famine, ils s'unissent aux Suèves et aux Alains, se mettent en marche vers la Gaule qu'ils franchissent, non sans avoir soutenu maint combat ; et, en 409, ils arrivent en Espagne, où l'empire, trop faible pour les expulser, est obligé de les laisser s'établir. Ils se partagent une partie des provinces du Midi, et vivent pendant quelques années dans une tranquillité relative. Enfin, en 429, sérieusement pressés par les Visigoths, ils se décident à abandonner l'Espagne et à profiter d'une occasion favorable pour chercher le terme de leurs migrations en se jetant sur l'Afrique dont la renommée de fertilité les attirait depuis longtemps (1).

(1) Cf. Marcus.

A cette époque, le comte Boniface était proconsul d'Afrique ; et, en raison des circonstances difficiles dans lesquelles se trouvait l'empire, il avait été investi de pleins pouvoirs civils et militaires. Tirant tout le parti possible de la situation du moment, il avait su maintenir les derniers restes des liens qui rattachaient encore les indigènes à la domination romaine, et il était parvenu à asseoir son autorité d'une manière respectable dans un rayon relativement assez étendu. Il avait même pu, après la mort d'Honorius, entreprendre de sauvegarder les intérêts du jeune Valentinien III placé sous la tutelle de sa mère Placidie, et il lui avait conservé l'empire, en se déclarant contre l'usurpateur Jean-le-Notaire, qui, forcé d'envoyer contre lui quelques troupes et battu complètement, avait dû renoncer au pouvoir suprême. De pareils services étaient bien de nature à lui assurer la faveur impériale ; mais il avait pour ennemi personnel le fameux Aétius, gouverneur des Gaules, qui jouissait d'une haute influence auprès de la régente, et il ne laissait pas que de donner prise à la calomnie par un mariage qu'il venait de contracter avec une Vandale. Son rival ne manqua pas de représenter cette alliance sous les couleurs d'une trahison ; et Placidie s'étant laissée circonvenir, il fut rappelé. Outré de tant d'injustice et prévenu en dessous-main de se tenir en garde contre l'accueil qui l'attendait à son retour, il ne vit d'autre moyen d'échapper au danger que de désobéir ouvertement et de se mettre en état de révolte. Aussitôt Placidie envoya contre lui une armée commandée par Mavorce, Galbien et Sinocus ; mais les deux premiers, trahis par le troisième, furent facilement vaincus, et ils périrent dans le combat. Quant à Sinocus, ayant voulu à son tour trahir Boniface après l'avoir secondé contre ses deux collègues, il fut battu et tué comme les autres. Ce premier succès n'eut pas cependant toute la portée qu'en attendait l'ex-proconsul : de nouvelles troupes ne tardèrent pas à arriver sous la conduite de Sigiswald, et cette fois elles eurent l'avantage dans deux rencontres successives. Près de succomber et ne se voyant pas en mesure d'opposer à son adversaire une plus longue résistance, Boniface abandonna le théâtre de la lutte et se retira en Espagne, où il proposa aux Vandales de passer en

Afrique, de s'emparer pour eux-mêmes des trois Mauritanies, et de lui laisser le territoire à l'est de l'Ampsaga, après l'avoir aidé à repousser les forces impériales.

Les Vandales s'empressèrent d'accepter le marché. Leur roi Gundéric, qui avait conclu le traité, étant mort au moment du départ, ce fut sous la conduite de Genséric (ou plutôt Giséric) qu'ils franchirent le détroit des Colonnes d'Hercule, pour aborder en Mauritanie au nombre d'environ 80,000 combattants. Plusieurs tribus d'Alains se joignirent à eux. Les femmes et les enfants suivirent; quelques familles, restées en Espagne, rejoignirent plus tard le gros de l'émigration. Leur marche sur le territoire mauritanien s'effectua presque sans aucune difficulté; les indigènes, qui voyaient en eux les ennemis de leurs anciens maîtres, leur firent un accueil favorable; ce qui restait de la population romaine dans les villes n'était pas en état de leur résister, et ils s'avancèrent le long de la mer jusqu'à l'Ampsaga, à peu près sans avoir à combattre. D'après leur traité, ils devaient s'arrêter là et aider leur allié à conquérir pour lui-même la part qu'il s'était réservée; mais ils n'avaient jamais eu grand respect pour la foi jurée: les provinces orientales leur offraient des ressources autrement importantes que celles de l'ouest, et ils se décidèrent à s'en emparer pour leur propre compte et à rompre avec Boniface. Celui-ci, comprenant trop tard la faute qu'il avait commise, chercha à réparer le mal. Réconcilié avec Placidie par l'entremise de Saint-Augustin, évêque d'Hippone, puis réintégré dans ses anciens pouvoirs, il se mit à la tête des troupes romaines et marcha contre les envahisseurs. Mais, battu dans une première rencontre, il fut obligé de chercher un refuge dans Hippone, que les Vandales allèrent investir. La famine les contraignit, peu de temps après, à lever momentanément le siège de cette ville; ils se répandirent alors dans le pays et s'emparèrent de Constatine qui ne chercha pas à leur résister. Ils ne tardèrent pas à reprendre l'opération interrompue, battirent une seconde fois Boniface qui, à la tête de quelques renforts amenés d'Italie par Aspar, avait tenté contre eux une sortie, et ils pénétrèrent dans la ville (431). Boniface fut rappelé en Italie. Avant son départ, comme les forces dont pouvait disposer l'empire étaient désormais

impuissantes contre Giséric, il consacra le fait accompli par un traité de paix qui reconnaissait aux Vandales toutes leurs conquêtes et leur concédait les trois Mauritanies avec la Numidie ; de son côté, Giséric s'engageait à payer tribut et donnait comme otage son fils Hunéric. Ce traité, conclu en 432 et ratifié par l'empereur en 435, ne pouvait être qu'illusoire : les Vandales étaient fatigués, et ils ne cherchaient qu'un peu de repos pour se préparer à de nouvelles courses. La paix fut employée par eux à persécuter les chrétiens qui ne voulaient pas consentir à embrasser l'arianisme ; les indigènes se montrèrent tout disposés à entrer dans le schisme et se convertirent en masse ; mais le clergé, si nombreux à cette époque en Afrique, résista de tout son pouvoir, les persécutions suivirent leurs cours, les supplices se multiplièrent, et l'on doit remarquer que les païens furent beaucoup moins inquiétés que les orthodoxes. Cela tient, sans doute, au caractère des haines religieuses, généralement plus violentes entre sectes de même origine qu'entre partisans de doctrines absolument dissemblables. L'on s'explique ainsi, d'autre part, l'anathème que les écrivains chrétiens n'ont pas manqué de lancer contre les Vandales, en les représentant sous les couleurs de barbares avides de sang et de ruines, de telle sorte que leur nom est devenu synonyme de destructeurs, et qu'ils ont laissé dans l'histoire un effroyable souvenir. Il est certain qu'ils se livrèrent souvent au pillage ; mais ils ne poussèrent pas l'amour de la destruction plus loin que bien d'autres barbares, et leur réputation eut probablement été meilleure, s'il s'était trouvé quelque auteur arien pour en parler.

P. FLATTERS.

(A suivre.)

